

L'EMPIRE DE L'ILLUSION

LA MORT DE LA CULTURE ET LE TRIOMPHE DU SPECTACLE

**CHRIS
HEDGES**



LUX

FUTUR PROCHE

L'EMPIRE DE L'ILLUSION

CHRIS HEDGES

L'EMPIRE DE L'ILLUSION

La mort de la culture et le triomphe du spectacle

*Traduit de l'anglais par
Nicolas Calvé*



Déjà parus dans la collection « Futur proche »

- Normand Baillargeon et Jean-Marc Piotte (dir.), *Au bout de l'impasse, à gauche. Récits de vie militante et perspectives d'avenir*
- Gaétan Breton, *La dette : règlement de comptes*
- Gaétan Breton, *Faire payer les pauvres. Éléments pour une fiscalité progressiste*
- Gaétan Breton, *Tout doit disparaître. Partenariats public-privé et liquidation des services publics*
- Jean Bricmont, *L'impérialisme humanitaire. Droit humanitaire, droit d'ingérence, doit du plus fort ?*
- Noam Chomsky, *Comprendre le pouvoir*
- Noam Chomsky, *Futurs proches. Liberté, indépendance et impérialisme au XXI^e siècle*
- Francis Dupuis-Déri (dir.), *Québec en mouvements. Idées et pratiques militantes contemporaines*
- Edward S. Herman et David Peterson, *Génocide et propagande. L'instrumentalisation politique des massacres*
- Razmig Keucheyan, *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques*
- Andrea Langlois et Frédéric Dubois (dir.), *Médias autonomes. Nourrir la résistance et la dissidence*
- Luc Rabouin, *Démocratiser la ville. Le budget participatif : de Porto Alegre à Montréal*
- Sherene H. Razack, *La chasse aux Musulmans. Évincer les Musulmans de l'espace politique*

© Lux Éditeur, 2012, pour la présente édition
www.luxediteur.com

© Chris Hedges, 2009

Titre original : *Empire of Illusion. The End of Litteracy and the Triumph of Spectacle*

Nation Books, New York

Image de la couverture : Nick Norman/National Geographic/Getty Image

Dépôt légal : 2^e trimestre 2012

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89596-132-1

978-2-89596-639-5 (epub)

978-2-89596-839-9 (PDF)

Ouvrage publié avec le concours du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Pour Eunice,
Soles occidere et redire possunt : nobis cum semel occidit brevis
lux, nox est perpetua una dormienda.
Da mi basia mille.

*Les gens qui refusent de voir les choses telles qu'elles sont
ne font qu'appeler leur propre destruction, et quiconque persiste
à demeurer en état d'innocence longtemps après
que l'innocence est morte devient un monstre.*

James BALDWIN, *Chronique d'un pays natal*

L'illusion de la culture

Aujourd'hui, la mort de Dieu, combinée à la perfection de l'image, nous a plongés dans un nouvel état d'expectative. Nous sommes devenus l'image. L'observateur et l'observé. Il n'y a pas d'autre présence pour attirer notre attention. Et cette image possède tous les pouvoirs conférés à Dieu. Elle tue à volonté. Sans le moindre effort. Magnifiquement. Elle dispense la morale. Elle juge perpétuellement. L'image électronique est l'homme devenu Dieu, et le rituel mis en œuvre nous ramène à nous-mêmes au lieu de nous conduire à quelque Sainte-Trinité. Faute d'une compréhension lucide de ce que nous sommes désormais cette seule source, les images ne peuvent manquer d'exprimer à nouveau la magie et la peur propres aux sociétés idolâtres. Cela facilite l'usage de l'image électronique en tant qu'instrument de propagande pour quiconque peut en contrôler une partie¹.

John Ralston SAUL

*Nous avons nourri notre cœur de rêves extravagants
Et cette chère n'a fait que le rendre brutal².*

William Butler YEATS

GRAND, ÉLÉGANT, portant chemise et Stetson blancs, John Bradshaw Layfield est debout au milieu du ring et tient un lourd micro noir. Ce magnat de la lutte professionnelle³, mieux connu sous ses initiales JBL, anime la tournée de la World Wrestling Entertainment (wwe)⁴. Les sifflements et huées de la foule, qui compte des familles avec enfants, font vibrer l'amphithéâtre, plein à craquer. Le public s'en prend à JBL, qui a derrière lui une longue carrière de lutteur professionnel. Ils sont nombreux à scander « T'es nul ! T'es nul ! T'es nul ! »

« La semaine dernière, j'ai fait une offre à Shawn Michaels, et j'attends toujours des nouvelles du Heartbreak Kid », annonce

JBL d'une voix traînante. Michaels, un des favoris du public, est un *born-again christian* autoproclamé qui incarne l'archétype de l'ouvrier. « Aujourd'hui, je lui ai donc fait une proposition beaucoup plus facile à comprendre », poursuit-il. « Je le mets au défi de prendre part à un combat de rue, ce soir même ! Shawn, je sais que tu es là ! Alors, qu'est-ce que tu en dis ? »

« HBK ! HBK ! HBK ! » entonne la foule. Un rock tapageur fait trembler les gradins tandis que des photos du Heartbreak Kid en pleine action défilent sur l'écran géant suspendu au-dessus de l'arène. Sous les éclats des feux d'artifice, Shawn Michaels fait son entrée en piste, vêtu d'un jean et d'une chemise vert olive, sa longue chevelure blonde tombant sur ses épaules. Le public se lève pour l'acclamer. Déversée par des haut-parleurs assourdissants, sa voix résonne : « *I know I'm sexy... I got the looks... that drive the girls wild*⁵. »

Michaels s'élance sur le ring, défiant son adversaire en montrant les poings et en y allant d'un menaçant jeu de jambes. L'arbitre s'avance pour signaler le début du match.

« HBK ! HBK ! HBK ! » scande la foule.

« Minute, l'arbitre ! » commande Layfield en posant sa main sur l'épaule de l'officiel. Le public commence à s'impac-tienter.

« Shawn, lance-t-il, tu dois choisir entre deux options. Soit tu te bats contre moi, tout de suite, soit tu fais ce qu'il y a de mieux pour toi, ta famille et ta parenté en les aidant à traverser cette crise financière que tu n'aurais jamais crue possible il y a juste un an. »

Michaels reste coi.

« Je sais certaines choses, vois-tu, Shawn, poursuit-il. Comme tous les gens riches. Personne n'a vu venir cet effondrement de la Bourse, à part ma femme, bien sûr, mais ça ne t'a pas aidé, n'est-ce pas ? Moi, j'ai fait de l'argent en achetant de l'or. Alors que la plupart des Américains obéissaient aveuglément, stupidement, aux mots d'ordre de leurs dirigeants, moi, je faisais de l'argent. En fait, Shawn, je m'enrichissais pendant que tu suivais le troupeau et que tu perdais presque tout. Pas vrai, Shawn ? »

« Un combat! Un combat! Un combat! Un combat! » vocifère la foule, déchaînée. Hésitant, le regard de Michaels va et vient entre les gradins et Layfield.

« Tu as perdu ton fonds de pension, ton bas de laine est vide, le fonds d'études de tes enfants s'est évaporé, beugle Layfield dans le micro, à quelques centimètres du visage de Michaels. Tu dois soutenir tes proches, Shawn, tu en as la responsabilité. Maintenant, quand tu regardes autour de toi et que tu vois ta ravissante épouse – elle est vraiment ravissante –, que tu vois tes deux merveilleux petits enfants, tu te demandes: “Mais comment vais-je donc faire pour... les envoyer... à l'université?” »

Layfield fait une longue pause. On peut lire la douleur sur le visage de Michaels, abattu. Quelques cris isolés émanent des gradins.

« Eh bien, j'ai la réponse, reprend Layfield. Je t'offre un emploi. J'aimerais que tu travailles pour moi. »

« Non! Non! Non! » aboie la foule. Étourdi, Michaels cligne lentement des yeux, puis baisse le regard.

« Tu sais, Shawn, on a toujours le choix, dans toute situation. Tu pourrais bien lutter jusqu'à l'âge de 50 ans, et même jusqu'à 60. En fait, tu pourrais devenir un de ces *has-been* ayant perdu tout sens de l'honneur, qui ressassent leur gloire passée, distribuent des photos d'eux et se livrent à des séances de pose dans les gymnases des collèges, aux quatre coins du pays. Tu pourrais devenir un gars comme ça, Shawn, ou accepter mon offre, parce que voici ce que je te promets: ce que tu tires de la vente de t-shirts n'est rien en comparaison de l'offre... que je viens de te faire. »

Il invite le Heartbreak Kid à se regarder dans le miroir, puis ajoute: « Les temps sont durs pour toi, hein, Shawn? Il suffirait d'une autre mauvaise chute, d'une vilaine blessure, lui rappelle-t-il, et tu serais fini; fini ».

Le public encourage son champion pétrifié en hurlant de plus en plus fort: « HBK! HBK! HBK! »

« Que pourrais-tu faire d'autre? demande Layfield. Je t'offre une deuxième chance. »

Layfield se débarrasse de son Stetson blanc. « Vas-y ! lance-t-il à Michaels. Depuis que tu as mis le pied sur le ring, les gens attendent que tu me casses la gueule. Alors, ne te gêne pas ! Je t'en donne la chance, Shawn, ici même. »

La foule exulte, impatiente de voir le Heartbreak Kid frapper.

« HBK ! Vas-y ! Vas-y ! HBK ! HBK ! »

« Écoute-les, Shawn, tout le monde n'attend que ça. C'est ce que tu veux. Tu trépignes, tu as le doigt sur la gâchette, alors vas-y, saisis ta chance ! Saisis-la ! »

Le Heartbreak Kid recule d'un pas, le visage tremblant ; sa respiration est haletante. Les spectateurs bondissent de leurs sièges, lèvent les bras, agitent des banderoles.

« HBK ! HBK ! HBK ! »

« Vas-y, Shawn, avant qu'il ne soit trop tard, braille Layfield. Je te donne une deuxième chance, mais écoute-moi bien, écoute bien ceci... »

« HBK ! HBK ! HBK ! »

« Écoute-moi, pas eux ! Si tu me frappes, eh bien, je retire mon offre... *une fois pour toutes.* »

La clameur de la foule s'interrompt. On entend différents cris : huées, encouragements à attaquer, incitations à garder son calme. L'unité est rompue.

Layfield attend la réponse du Heartbreak Kid jusqu'à ce que ce dernier lui tourne lentement le dos. JBL le regarde franchir les câbles et quitter le ring d'un pas lourd, les yeux rivés au sol, en direction du vestiaire.

« J'ai hâte de travailler avec toi, Shawn ! » lui crie alors Layfield.

Le public est déchaîné.

À l'instar de la plupart des lutteurs, Layfield traîne un lourd passé plus ou moins fictif, largement publicisé, qui comprend son lot d'intrigues, de bagarres, de trahisons, d'infidélités, d'abus et de comportements outranciers, dont le moindre n'est pas d'avoir paradé sur le ring en faisant le salut nazi lors d'un combat en Allemagne. Ce soir, toutefois, il se présente sous sa plus récente incarnation, celle du millionnaire ayant

gravi l'échelle sociale « par ses propres moyens », du capitaliste, du PDG qui s'est couvert d'or alors que, partout au pays, des travailleurs perdaient leur emploi, voyaient leur épargne et leur fonds de pension se volatiliser et faisaient tout pour éviter la saisie de leur maison.

Comme c'est souvent le cas dans les cultures obsédées par la célébrité, la frontière entre personnalité publique et personnage fictif est floue. Layfield prétend avoir fait fortune grâce à des placements en Bourse et se targue d'être marié à « la femme la plus riche de Wall Street ». Il participe régulièrement à l'émission *The Cost of Freedom*, diffusée sur Fox News, et a déjà été invité à s'exprimer sur les ondes du Consumer News and Business Channel (CNBC), non seulement en tant que lutteur célèbre, mais aussi à titre d'investisseur astucieux dont les idées conservatrices méritent d'être répandues. Layfield est aussi l'auteur d'un best-seller sur la planification financière intitulé *Have More Money Now*. Il anime une émission de radio hebdomadaire qui traite de politique, diffusée partout aux États-Unis par Talk Radio Network.

L'interaction entre Layfield et son public est typique de la lutte professionnelle. Les combats, qui durent 20 minutes, mettent invariablement en scène les mêmes trucs usés, les mêmes chorégraphies, le même compte jusqu'à deux d'un arbitre qui ne semble jamais se rendre à trois avant que le lutteur cloué au sol ne se relève pour continuer à se battre. Il y a toujours un lutteur terrassé qui tente en vain d'atteindre la main de son coéquipier pour que celui-ci le relaie, une pantomime qui peut durer plusieurs minutes... Sans parler des nombreux coups vicieux portés quand l'arbitre est distrait, ce qui arrive fréquemment.

Ces combats sont des rituels codifiés qui expriment la douleur et un ardent désir de vengeance. Ce ne sont pas tant les affrontements eux-mêmes que les sagas entourant chaque match, terrifiantes et truffées de détails, qui suscitent la frénésie des amateurs. Entassés dans l'amphithéâtre, ceux-ci vivent de grisants moments de délivrance, loin de la triste banalité de la vie quotidienne. L'Amérique du Nord est aujourd'hui

marquée par l'appauvrissement, le désespoir et la soumission d'une classe ouvrière terrorisée et bafouée à un patronat impitoyable et tyrannique. Nombreux sont ceux à qui il ne reste que l'illusion du ring pour s'élever au-dessus de leur triste sort en prenant part à une riposte héroïque. Le poids du réel devient matière à chorégraphies débridées. Au moment où les lutteurs font leur apparition en paradant dans l'allée, la foule, constituée en majorité de jeunes hommes issus de la classe ouvrière, connaît déjà par cœur la longue liste de rancœurs et de trahisons qu'ils emportent sur le ring. Les matchs prennent toujours la forme de représailles à une série de torts fictifs, dont on n'omet aucun détail. La biographie romancée de chaque lutteur fait état d'une détresse émotionnelle reflétant celle des amateurs. Il s'agit là de l'attrait fondamental de la lutte professionnelle ainsi que d'une bonne partie de la culture populaire, de Jerry Springer à Oprah Winfrey, en passant par la télé-«réalité». Ces récits traduisent l'angoisse de mourir sans avoir été reconnu ni acclamé, sans être devenu riche, sans avoir su accéder à l'élite, confiné à l'anonymat des masses. Conçus pour rassurer le public, ils permettent à de simples quidams (ce qu'étaient jadis les vedettes tant acclamées) de nourrir l'espoir de voir un jour leur sort s'améliorer.

Comme la plupart des divertissements propres à la culture contemporaine, la lutte professionnelle ne tire pas sa popularité de la mystification d'un public auquel elle ferait croire à la véracité des récits qu'elle met en scène, mais plutôt du fait que celui-ci souhaite qu'on le dupe. Avec enthousiasme, il paie pour avoir l'occasion d'oublier momentanément le réel. À l'instar de tous les gens célèbres, les lutteurs lui offrent la possibilité de vivre par procuration. Ils font ce que le commun des mortels ne peut faire, car ils ont su s'extirper de leur humble milieu d'origine pour accéder au monde céleste des tyrans, des divas et de ces redoutables colosses aux muscles saillants, dont la puissance mythique n'a d'égale que la taille. Se livrant à des batailles mémorables, à des luttes épiques, ils arrachent d'éclatantes victoires, récoltent la gloire et émergent de l'anonymat. Ils viennent ensuite en aide à leurs admirateurs en leur

conférant une partie de leurs pouvoirs surnaturels. Il s'agit là de la substance même des mythes classiques, dont fait d'ailleurs partie le récit de la vie de Jésus ; ceux-ci traduisent l'aspiration à une vie conforme à un schème familial, susceptible de mener à un épanouissement ultime avant la mort.

« Parce que la vie est tout d'abord un chaos où l'homme est perdu », écrivait José Ortega y Gasset. « Il s'en doute, mais il s'effraie de se trouver en tête à tête avec cette terrible réalité, et tente de la cacher derrière un écran fantasmagorique sur lequel tout est très clair⁶. »

Des années 1950 aux années 1980, les combats de lutte professionnelle s'inscrivaient dans un tout autre récit. C'était plutôt la bataille contre le Mal incarné par le communisme, sur fond de stéréotypes raciaux on ne peut plus grossiers, qui faisait courir les foules. Les matchs que mon grand-père suivait religieusement tous les dimanches exprimaient de manière brute les préjugés de la classe ouvrière blanche dont il était issu. Ceux-ci faisaient appel au nationalisme des amateurs et à leur méfiance, voire à leur aversion, envers quiconque se distinguait par la couleur de sa peau, sa culture ou sa religion. Les affrontements, auxquels j'assistais parfois quand j'étais enfant, mettaient généralement en scène un colosse surnommé l'Ours russe, qui faisait des déclarations comme « Nous allons vous enterrer vivants ». Pour enflammer la foule, Nikolai Volkoff, qui à l'époque se battait sous le nom de Boris Breznikoff, avait l'habitude d'entonner l'hymne national soviétique en brandissant le drapeau rouge. Il a fini par faire équipe avec Hossein Khosrow Ali Vaziri, lutteur né en Iran et surnommé le Cheik de fer. En pleine crise iranienne des otages, ce dernier se vantait publiquement de son dévouement et de son amitié pour l'ayatollah Khomeini. L'un de ses adversaires habituels était Sergeant Slaughter, qui personnifiait un soldat s'étant illustré par son patriotisme pendant la première guerre du Golfe ; le Cheik a ensuite changé de *gimmick*⁷, comme les lutteurs le font souvent, pour devenir le Colonel Mustapha, Irakien comptant parmi les intimes de Saddam Hussein. Bref, les méchants étaient presque toujours des étrangers souhaitant détruire « notre mode

de vie ». Ils haïssaient l'Amérique, parlaient avec un accent bizarre et avaient le teint basané.

La haine, jadis dirigée vers l'extérieur, est aujourd'hui tournée vers l'intérieur. Le public de la lutte, dont de nouveaux immigrants ont grossi les rangs, n'est plus uniquement composé d'ouvriers blancs. Face au déclin de l'emploi manufacturier et des programmes sociaux, les ouvriers (des gens comme mes grands-parents) se sont retrouvés dans l'impossibilité d'obtenir un travail régulier procurant salaire et avantages sociaux nécessaires au confort de leur famille. Peu à peu, le paysage industriel s'est peuplé d'épaves, comme en font foi les usines textiles désaffectées du Maine, où vivait ma famille. Les disparités entre les mieux nantis et le reste de la population ont pris des proportions indécentes. L'élargissement du fossé entre les classes a suscité désenchantement et colère à l'égard de l'élite, tout en nourrissant un sentiment d'impuissance. Les communautés ont commencé à se désagréger, les commerces des centres-villes à fermer, la violence familiale, la toxicomanie et l'alcoolisme à se répandre dans les quartiers ouvriers.

Le scénario des galas de lutte professionnelle a évolué en conséquence, faisant de plus en plus ressortir la cruauté du quotidien, la détresse psychologique et les dysfonctionnements familiaux propres à l'effondrement social en cours. L'ennemi a pris la forme de personnages du genre de Layfield, qui vivent dans l'opulence et se donnent des airs supérieurs devant ceux qui n'ont rien. La rage exprimée par la foule est devenue celle de gens qui, tel le Heartbreak Kid, se sentent maltraités, honteux, pris au piège; bref, une colère de lutte des classes. Des personnages comme celui de Layfield, qui arrive aux matches en limousine blanche au capot orné de cornes de taureau, ont été créés de toutes pièces par les promoteurs pour mettre ces disparités sociales sous le nez du public, de même que le Cheik de fer se moquait de la foule avec sa haine de l'Amérique.

Les lutteurs sont regroupés en «écuries» ou «clans». Chaque clan, chapeauté par un gérant, est en guerre ouverte contre les autres. Il s'agit là aussi d'un phénomène récent, qui témoigne de la perte de cohésion d'une société désormais

fragmentée en tribus antagoniques. Prêts à tout pour gagner, les clans trichent, mentent, se volent leurs femmes, enfreignent toutes les règles. Seule la victoire compte. La morale est sans importance. Chaque clan a son logo, son uniforme, ses slogans, ses chansons officielles, ses *cheerleaders*, entre autres marqueurs d'identité. Les rôles du « bon » et du « méchant » ne sont cependant pas toujours maintenus. Un clan, tout comme un lutteur individuel, peut s'afficher comme bon un jour et comme méchant le lendemain. L'important, c'est d'avancer dans le classement. Semaine après semaine, la lutte professionnelle met donc en scène des scénarios traduisant la psyché de la culture contemporaine.

Avant d'entamer sa carrière de lutteur professionnel, Ray Traylor était gardien dans une prison de Géorgie. Connus sous le nom de Big Boss Man, il était considéré comme un adversaire féroce, sadique et dénué de toute empathie. Il entrait autrefois sur le ring muni d'une matraque, d'un gilet pare-balles, de menottes et d'un boulet. Lors d'un combat, en 1992, une voix synthétique a retenti dans les haut-parleurs, prévenant le Big Boss Man de l'arrivée imminente d'une personne, surgie de son passé, qui venait chercher vengeance. Il s'agissait évidemment d'une embuscade tendue par un soi-disant ex-détenu, Nailz, que le Big Boss Man aurait brutalisé à l'époque où il était gardien de prison. Nailz, une brute de plus de deux mètres atteinte d'un syndrome de stress post-traumatique aigu, est monté sur le ring vêtu d'une combinaison orange comme celles que portent les prisonniers. Les deux adversaires ont alors entrepris un combat acharné, interminable, dont bon nombre de spectateurs connaissaient déjà trop bien les particularités : celles d'un affrontement entre prisonniers et gardiens, la lutte de ceux qui, ayant vécu l'incarcération, souhaitent rendre la monnaie de leur pièce à leurs geôliers. Quelques années plus tard, Traylor changeait de personnage, tout en conservant son pseudonyme de Big Boss Man : déguisé en membre d'unité spéciale, il incarnait désormais un gardien de sécurité détestable, à la solde du propriétaire de la WWE, Vince McMahon, qui, en phase avec les passions

de son public, a toujours cherché à exploiter, à menacer et à bernier les lutteurs à son emploi.

Parmi les exploits les plus tristement célèbres du Big Boss Man se trouve celui d'avoir ridiculisé le lutteur Big Show au moment où l'on a appris que son père était atteint du cancer. Voici ce que prévoyait le scénario. Quelques instants avant un combat, le Big Boss Man dépêche un faux policier dans le vestiaire de Big Show pour lui annoncer que son père est mort. En pleurs, Big Show se retire du match, offrant ainsi à son adversaire une victoire par forfait. Une image vidéo granuleuse en noir et blanc, prétendument filmée par une caméra de surveillance dans le vestiaire du Big Boss Man, montre ce dernier demandant au faux policier un rapport détaillé sur la réaction de sa victime :

« Qu'est-ce qu'il a fait ? Qu'est-ce qu'il a fait ? » demande un Big Boss Man trépignant d'excitation.

Le faux policier se pince le nez en inclinant la tête : « Mon papa ! Mon papa ! »

« Mon papa ! Mon papa ! » crie le lutteur. « Ouin ! Mon papa est parti ! »

Sur le ring, le Big Boss Man se met à imiter Big Show en gémissant : « Mon papa ! Mon papa ! Ouin ! Ouin ! » Arborant des lunettes de soleil, il arpente l'arène en entonnant une chansonnette, sous les huées d'une foule enragée :

*Saisi de profonds regrets, trempé de larmes,
J'apprends avec peine que ton père a rendu l'âme
Il a vécu une vie bien remplie, à sa manière
Bientôt il sera sous terre, rongé par les vers
S'il fallait que j'aie un fils aussi con que toi
Je rêverais d'avoir le cancer et d'en mourir, moi*

Le Big Boss Man fracasse alors la montre en or de Big Show, qui aurait appartenu à son grand-père, à l'aide d'un marteau et d'une enclume. On montre ensuite une vidéo de l'enterrement, où l'on voit le persécuteur roulant dans l'allée du cimetière au volant d'une voiture de police qui semble tout droit sortie d'un film des Blues Brothers, surmontée d'un imposant haut-parleur qui diffuse son beuglement : « Il est

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN FÉVRIER
2012 SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
FRANCE QUERCY POUR LE COMPTE DE LUX,
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR
DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

L'infographie est de Claude BERGERON

La révision du texte a été réalisée
par Alexandre SÁNCHEZ

Lux Éditeur
c.p. 129, succ. de Lorimier
Montréal, Qc H2H 1V0

Diffusion et distribution
Au Canada : Flammarion
En Europe : Harmonia Mundi

Imprimé en France
sur papier recyclé 100 % postconsommation

« La culture de l'illusion est une forme de pensée magique grâce à laquelle des prêtres hypothécaires sans valeur se transforment en richesse, la destruction de notre assise manufacturière se transforme en possibilité de croissance, l'aliénation et l'anxiété se transforment en conformisme pétulant, et un État qui mène des guerres illégales et administre des colonies pénitentiaires où l'on pratique ouvertement la torture à l'étranger devient la plus grande démocratie du monde. »

Avec son bonheur de façade et ses émotions fabriquées, la culture de l'illusion étend son emprise sur les États-Unis. D'un salon de l'industrie de la pornographie à Las Vegas aux plateaux de la télé-réalité, en passant par les campus universitaires et les séminaires de développement personnel, Chris Hedges enquête sur les mécanismes qui empêchent de distinguer le réel des faux-semblants et détournent la population des enjeux politiques réels.

Le portrait qui s'en dégage est terrifiant : régie par les intérêts de la grande entreprise, la culture américaine se meurt aux mains d'un empire qui cherche à tirer un maximum de profit de l'appauvrissement moral, intellectuel et économique de ses sujets.

Récipiendaire d'un prix Pulitzer, Chris Hedges fut correspondant de guerre pour le *New York Times* pendant 15 ans. Reconnu pour ses articles d'analyse sociale et politique de la situation américaine, ses écrits paraissent maintenant dans la presse indépendante, dont *Harper's*, *The New York Review of Books*, *Mother Jones* et *The Nation*. Il a également enseigné aux universités Columbia et Princeton.